

REVUE
d' **HISTOIRE**
de **Charlevoix**

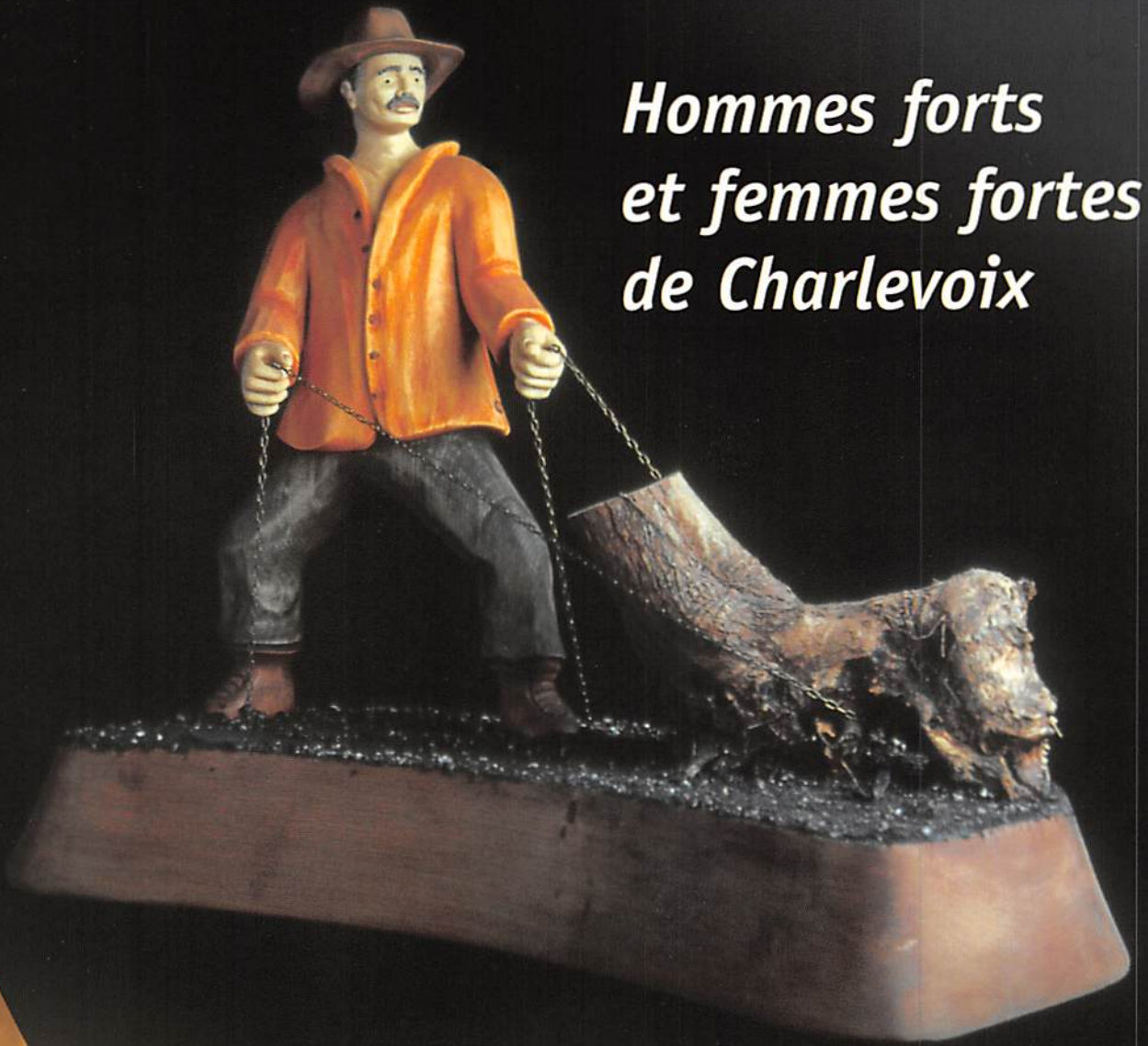
LA GW

N u m é r o 4 7

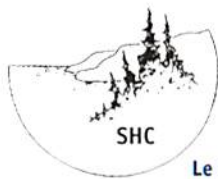
S e p t e m b r e 2 0 0 4

**Jean-Baptiste
GRENON**

*Hommes forts
et femmes fortes
de Charlevoix*



Déjà 20 ans!
Société d'histoire de Charlevoix
1 9 8 4 - 2 0 0 4



La Société d'histoire de Charlevoix

Le logo évoque les trois pays de Charlevoix, tels que perçus par Félix-Antoine Savard: la mer, la terre et la forêt.

Membres bienfaiteurs à vie (500\$ et plus)

Alarmes et
Extincteurs Charlevoix
Auberge La Maison Otis
Auberge La Pinsonnière
Yvon Bellemare
et Janine Tourville
Jean-Pierre Bouchard
Martin Brisson
Janet C. Casey
Casino de Charlevoix
Rémi Clark
Corporation municipale
de l'Île-aux-Coudres
Bruno Côté

Marc De Blois
Yolande et Pierre Dembowski
Domaine Forget
Fondation René-Richard
Abbé Bertrand Fournier
Georges Fournier
Raymond Gariépy
M. et Mme Leslie H. Gault
Léonard et Aurore Gauthier
Fernand Harvey
Julienne Jauvin-Rochette
Hydro-Québec
Imprimerie de Charlevoix Inc.
Fernand Labrie

Laurent Lafleur
Paul et Rita Lafleur
Pierre Legault
L'Héritage canadien
du Québec
Ghislaine et
Claude Le Sauteur
Petites Franciscaines
de Marie
André P. Plamondon
Maurice Potvin
Diane et Jean-François Sauvé
Réjeanne Sheehy
Walter et Mary Schatz

Yolande Simard-Perrault
Rita Smookler-Simard
Huguette Tremblay
Jean Tremblay
Louis Tremblay
Louis-Marie Tremblay
et Yvette Froment
Ville de Clermont
Ville de Baie-Saint-Paul
J.C. Roger Warren

Membres bienfaiteurs (100\$ à 499\$)

Alimentation Lapointe
et Frères
Auberge de la Courtepointe
Rosaire Bertrand
Léonce Brassard
Paul-André
et Danielle Carpentier

Francine Castonguay-Laurin
Caisse populaire
de Saint-Hilarion
Simone Éthier-Clarke
Johanne Desrochers
Jean Dufour
Antonio Gaudreault

André Gervais
Anne-Marie Groulx
La Villa du Cap Blanc
André Maltais
André Morin
Hélène et Jean Pelletier
Gilles Poulin

Martin Rochette
François Tremblay
et Nicole Imbeau

Membres de soutien (40\$ à 99\$)

Abitibi-Consolidated
Âge d'or de
Saint-Aimé-des-Lacs
Louis Asselin
Louis Bhérer
J. Bruno Blackburn
Madeleine Boies-Fortier
Neil J. Bouchard
Louisa Boulianne
Lyne Brassard
Ulysse Brassard
Caisse populaire
de La Malbaie
Paul-Émile Carrier
Claude L. Casgrain
Réginald Castonguay †
Agathe Cayer
et Charles H. Bolduc
Francine et Victor Cayer
Micheline et René Cayer
Henri Chaperon
Hénédine Couturier
Slevin Danais
Martial Dassylva
Donald Desgagnés

Germain Desmeules
Claude Despins
Gérard Doyon
Philippe Dubé
Geneviève Dufour
Jean-Marie Dufour
Julien Dufour
Louis Dufour
Marguerite C. Dufour
Eudore Fortin
Louis-Philippe Filion
Luc Filion
Hélène Fortier
Pierre Gaudreault
Réal Gaudreault
Ginette Gauthier
Janine Gauthier
Serge Gauthier
Yvon et Élisabeth Gauthier
Magella Girard
Guy Godin
Christian Harvey
Gaudias Harvey
Robert Harvey
Raymond Labbé

Lucille Lafond-Colombeau
Alain Lapointe
Claude Lapointe
Fernand Lapointe
Réal Lapointe
Vincent Laurin
John Maguire
Robert Marcotte
Pierre G. Martel
René Martin
André Michaud
Réjane Michaud-Huot
Gaston Ouellet
Laurent Ouellet
Jean-Denis et Marthe Paquet
Jean-Pierre Paquet
Yvon Racine
Adrien L. Ringuette
Gontran Rouleau
Jean-Roch Roy †
Sylviane Savard-Boulanger
Lise et Pierre Sévigny
Céculie Simard
Gabrielle Simard-Dumont
Claude St-Charles

Sébastien Thibeault
Abbé Adalbert Tremblay
Francis A. Tremblay
George-Étienne Tremblay
Gilles Tremblay
Guy Tremblay
Jean-Marie Tremblay
Raymond Tremblay
Suzanne Tremblay-Bachand
Thomas-Louis Tremblay
Thérèse Tremblay
Gilles Turcotte
Jean-Luc Turcotte
Michel Turgeon
Bernadette Veilleux
Ville de La Malbaie
Denis Zaccardelli

Présentation

À pays démesuré, hommes et femmes démesurés! Cette expression peut s'appliquer aux débuts de la colonisation, en pays de Charlevoix, à l'époque de la Nouvelle-France, où les «Messieurs du Séminaire» de Québec, propriétaires de la seigneurie de Beaupré, ne comptaient pas beaucoup sur la rentabilité des lointaines terres de la Baie-Saint-Paul alors en leur possession. En ce temps-là, il fallait des hommes forts et des femmes fortes pour se rendre habiter au-delà de l'immense barrière des Caps, dans une région peut-être attrayante mais isolée et peu prometteuse sur le plan des ressources naturelles.

Comment s'étonner alors que des Jean-Baptiste Grenon, des Marie Grenon, des David Bouchard à Archange surgissent de l'histoire et surtout de la légende du pays charlevoisien? Ne sont-ils pas un peu l'incarnation mythique d'une volonté de «dépasser le difficile et l'inutile», comme le chantait Félix Leclerc, pour faire apparaître le merveilleux et le fantastique? Et l'histoire et les hauts faits de ces hommes et femmes faisaient l'objet de récits dans les soirées et même dans les livres comme le relate d'ailleurs le présent numéro de notre *Revue d'histoire de Charlevoix* qui s'inscrit pour l'occasion dans une longue tradition orale et littéraire fort impressionnante.

Ce numéro 47 de la *Revue d'histoire de Charlevoix* a été rendu possible grâce à l'apport de l'Association des familles Grenon qui nous a appuyés afin de favoriser cette parution. Pour la circonstance, chaque membre de cette Association reçoit d'ailleurs un exemplaire de la présente revue et nous les saluons tout spécialement en leur souhaitant une bonne lecture. Le reste du financement de ce numéro provient des profits du Grand Tirage 2003 de la Société d'histoire de Charlevoix où la sculpture «Grenon le fort» de Martin Brisson a été remportée par la municipalité de Saint-Aimé-des-Lacs.

Cette nouvelle parution de la *Revue d'histoire de Charlevoix* s'inscrit aussi dans les activités commémorant le 20^e anniversaire de la Société d'histoire de Charlevoix. En ce contexte un peu spécial, il m'importe de souligner à nos membres et amis qu'il est encore possible jusqu'au 9 octobre 2004 de se procurer un billet au coût de 20 \$ pour notre Grand Tirage annuel 2004 et de pouvoir ainsi peut-être gagner le magnifique tableau intitulé «Cap aux Fleurs» de l'artiste Marc Deblois. L'achat de ce billet assure la survie de notre *Revue d'histoire de Charlevoix* grâce aux fonds ainsi recueillis. Nous vous invitons aussi à notre 20^e Assemblée générale qui se tiendra le 9 octobre prochain à nos bureaux de Saint-Aimé-des-Lacs. Nous présenterons officiellement à cette occasion le livre *Raconte-moi... La rivière Malbaie* que vous pouvez déjà réserver à prix spécial grâce à un feuillet inséré dans le présent envoi. Un ouvrage unique comprenant de nombreuses illustrations en couleur! Un hommage exceptionnel à la magnifique rivière Malbaie à se procurer sans tarder!

Bonne lecture et à bientôt!

SERGE GAUTHIER, *président de la Société d'histoire de Charlevoix*

Revue d'histoire de Charlevoix Numéro 47, Septembre 2004 10 \$ l'exemplaire

Comité de rédaction: Serge Gauthier, Christian Harvey

Conseil d'administration de la Société d'histoire de Charlevoix

Serge Gauthier (président), Luc Filion (vice-président)

Christian Harvey (secrétaire-trésorier), Richard Bergeron, Guy Godin

Collaborateurs pour ce numéro: Serge Gauthier, Pierre Grenon, Monique Thibault-Grenon, Jacqueline Grenon-Bédard, Christian Harvey et aussi des extraits des livres ou articles des auteurs suivants: Philippe Aubert de Gaspé, Léo Simard, Yvon Tremblay, Léon Trépanier ainsi que les souvenirs du conteur Roger Ouellette de Sainte-Agnès.

En couverture: Sculpture de Martin Brisson «Grenon le fort». Collection Municipalité de Saint-Aimé-des-Lacs. Photo de la page couverture: Maxime Champoux.

Adresse postale de la Société d'histoire de Charlevoix:

Société d'histoire de Charlevoix, C.P. 172, La Malbaie, G5A 1T7

Téléphone: (418) 439-0647 Télécopieur: (418) 439-1110

Courriel: info@shistoirecharlevoix.com Web: www.shistoirecharlevoix.com

Le bureau de la Société d'histoire de Charlevoix est situé au 99-A, rue Principale, à Saint-Aimé-des-Lacs. Il est possible d'y consulter les archives de la Société d'histoire de Charlevoix en prenant toutefois rendez-vous au préalable.

La Société d'histoire de Charlevoix reconnaît l'aide financière du Gouvernement du Canada, par l'entremise du programme d'aide aux publications (PAP), pour ses dépenses d'envoi postal.

La Société d'histoire de Charlevoix est membre de la Fédération des Sociétés d'histoire du Québec (FSHQ).

Abonnement: 25 \$ par année pour recevoir les trois parutions annuelles de la *Revue d'histoire de Charlevoix*.

Impression: Lico imprimeur, 42, route 362, Baie-Saint-Paul G3Z 1P9 (418) 435-2869

Port de retour garanti. Envoi de publication. Enregistrement n° 0728039.

Dépôt légal 3^e trimestre 2004 ISSN 0829-2183

La Société d'histoire de Charlevoix laisse aux auteurs la responsabilité de leurs propos. Tous droits réservés.

Il était une fois... du terrible au merveilleux dans l'histoire de Charlevoix

PAR SERGE GAUTHIER*

Merveilleux ou terrible? La question se pose en ce qui concerne Charlevoix. Les descriptions historiques relatives à cette région sont souvent merveilleuses mais parfois aussi terribles. Cela peut sembler contradictoire mais pas dans cette région de Charlevoix dont le territoire va du cap Éternité (Saguenay) au cap Tourmente (Caps) soit de «la félicité du ciel jusqu'aux tourments des enfers».

Toutefois, puisqu'il nous faut résoudre la question du merveilleux et du terrible, il faut remonter loin, même très loin et pourquoi pas à la création du monde. Disons donc alors il était une fois...

Une histoire teintée de merveilleux: le pays du huitième jour

Nous le savons, Dieu créa l'univers en sept jours. Le septième jour il se reposa. Mais qu'en est-il du huitième jour? Personne n'en parla jamais, sauf un mendiant (un quêteux) du nom de Pierriche qui raconta cette histoire au sujet de la création de la région de Charlevoix:

«Lorsque le Bon Dieu créa le monde il eut de la terre de reste et il a dit au Démon: je te permets de faire une partie de la terre. Aussitôt le démon se met à l'œuvre et il fit la côte du nord [Charlevoix]. Mais il ne put jamais l'aplanir mieux qu'elle est. Il obtint ensuite du Bon Dieu la permission de faire des habitants pour ces montagnes et ce fut alors qu'il fit les Bélair, les Lelièvre, les Coudé... Tous ceux enfin dont il avait à se plaindre. Mais le Bon Dieu dit au Démon: «Arrête Démon, tu en as déjà bien assez fait pour empester la terre». Et voilà ... comment la côte du nord [Charlevoix] a été formée et peuplée...»

Un fracas terrible: la chute d'une météorite

Quittons la légende un instant - mais nous y reviendrons - et retenons un fait géologique indéniable et plutôt terrifiant, soit un impact météoritique qui a marqué le territoire de la région actuelle de Charlevoix il y a plus de 350 millions d'années. Le fait a été identifié par le géologue Jehan Rondot et il se décrit sommairement ainsi: en l'espace d'une seconde une météorite géante de deux kilomètres a frappé l'écorce terrestre du territoire de Charlevoix qui s'est enfoncé et a par la suite rebondi donnant un cratère d'une dimension de 56 kilomètres. C'est cet impact météoritique qui a en quelque sorte sculpté les paysages que nous retrouvons aujourd'hui dans Charlevoix et qui, ma foi, ne sont quand même pas trop mal... (Qu'en pensez-vous?) Ainsi nous pouvons identifier aujourd'hui le mont des Éboulements (768 mètres) au centre du cratère, contourné par la vallée du Gouffre (Baie-Saint-Paul) et la vallée de la rivière Malbaie où se retrouve aujourd'hui la majorité de la population de Charlevoix. Cet impact météoritique aussi connu sous le nom d'astroblème (cicatrice-blème) de

Charlevoix pourrait être à l'origine d'un phénomène plutôt terrifiant, soit la présence d'une activité sismique dans Charlevoix.

Tremblement de terre aux effets terrifiants et merveilleux

Le premier récit relatif à un tremblement de terre dans Charlevoix fait référence à un fait s'étant produit dans notre région en 1663. Racontée par le père jésuite Jérôme Lallemand, l'anecdote des suites du tremblement de terre qui a frappé toute la Nouvelle-France en février 1663 prend des allures terrifiantes en ce qui concerne le secteur de Baie-Saint-Paul:

«Vers la baie Saint-Paul, il y avait une petite montagne sise sur le bord du fleuve, d'un quart de lieue environ, laquelle s'est abysmée... comme si elle n'eût fait que plonger...»

Mais le fait devient bientôt merveilleux:

«[la montagne]... elle est ressortie du fond de l'eau pour se changer en islette et faire d'un lieu tout bordé d'écueils comme il était un havre d'assurance contre toutes sortes de vents.»

Surtout terrible, mais, semble-t-il, quelquefois aux effets merveilleux, il y eut depuis ce temps quelques autres tremblements de terre majeurs dans Charlevoix, soit en 1791, 1870, 1925 et en 1988... mais aujourd'hui tout va bien et je pense bien que nous n'avons rien à craindre (du moins pour le moment...).

Les voyageurs: récits merveilleux et terribles

Le premier récit relatif à notre région qui soit d'une quelconque importance est celui de Jacques Cartier en septembre 1535. Le navigateur malouin nomme alors une île aujourd'hui bien connue et fort touristique où il découvre de quoi s'émerveiller devant des noisettes (coudres ce pourquoi il la nomme «Isle ès Coudres») «aussi grosses et de meilleures saveurs que les nôtres». Par la suite, Cartier et son équipage «ont oui la messe» (une des premières célébrées en Amérique du Nord) sur l'île aux Coudres et cela

est sans doute aussi au compte d'un fait un peu merveilleux.

Mais les merveilles s'arrêtent avec Cartier. Les voyageurs et les navigateurs qui côtoient le territoire de l'actuel Charlevoix n'ont bientôt qu'une opinion plutôt terrifiante du secteur. Samuel de Champlain décrit le site comme «une terre monteuse et fort mauvaise» en 1608 et le gouverneur de Trois-Rivières Pierre Boucher ne croit pas au peuplement possible de la région: «Depuis Tadoussac jusqu'à sept lieues proche de Québec que l'on nomme le Cap Tourmente, le pays est tout à fait inhabitable, estant trop haut et tout de roches et tout à fait escarpé.»

Ces descriptions influencent les nominations de lieux ou la toponymie régionale. Champlain nous laisse ainsi toute une série de toponymes terrifiants qui désignent encore des sites connus de notre région: la malle baye, la rivière du Gouffre, la baie des Rochers, le cap Tourmente...

Il y a aussi (mais dont la source est anonyme) le cap aux Corbeaux ou le cap aux Diables et Les Éboulements dont la désignation fait référence au fameux tremblement de terre de 1663.

Heureusement, Champlain nous laisse aussi des noms de lieux plus poétiques et un brin merveilleux: port au Persil, cap à l'Aigle, Petite Rivière, cap aux Oies...

Toute inhabitable et pourtant habitée: personnages inquiétants ou fantastiques

Et pourtant, notre région est finalement habitée. Elle est désignée sous le nom de «terre du Nord» tout d'abord puis à partir de 1855 elle prend le nom de Charlevoix qui rend hommage à l'historien jésuite Pierre-François-Xavier de Charlevoix (1683-1761). Mais, au fait, qui sont les habitants de cette région? Encore une fois, ils sont à la fois terrifiants et merveilleux...

Situé sur les terres du Séminaire de Québec, c'est le secteur de Baie-Saint-Paul et ses environs qui tout d'abord est habité. Le lieu est considéré par les «Messieurs du Séminaire» comme isolé et peu lucratif selon plusieurs rapports existants dans les archives du Séminaire de Québec. Le premier habitant sédentaire de Baie-Saint-Paul est un dénommé Jean Serreau de Saint-Aubin. Un personnage à la fois merveilleux et inquiétant. Plutôt inquiétant puisque l'on sait qu'alors qu'il habite l'île d'Orléans Jean Serreau de Saint-Aubin tue l'amant de sa femme d'un coup de bâton. Accusé de meurtre, Serreau de Saint-Aubin pense vers 1666 pouvoir se

cache en quelque sorte sur une terre de Baie-Saint-Paul alors inhabitée. Mais c'était sans compter sur M^{re} François de Laval, évêque de Québec, qui fit chasser le malotru de ses terres. L'histoire raconte que, par la suite, Saint-Aubin fut finalement exonéré de l'accusation de meurtre par Louis XIV lui-même (ce qui est plutôt merveilleux) et qu'il mourut en tant que seigneur en Acadie. Le nom de Saint-Aubin reste toutefois bien présent à Baie-Saint-Paul car la polyvalente de l'endroit porte son nom. Je pense bien que c'est un des rares établissements scolaires au Québec et peut-être au-delà qui rend hommage à un homme qui s'est rendu coupable d'un meurtre. N'est-ce pas que c'est un peu inquiétant?

Plus tard, soit vers 1748, s'établit à Baie-Saint-Paul l'illustre Jean-Baptiste Grenon que nous célébrons aujourd'hui. Sa force reconnue comme herculéenne en fait un personnage merveilleux. Grenon pouvait essoucher sa terre du rang de la Mare avec la seule force de ses bras (sculpture). On raconte qu'il combattit victorieusement contre un ours. Le fait est aussi établi que Jean-Baptiste Grenon a été relâché par les Anglais en 1759 et que ces derniers n'ont pas été en mesure de le pendre à la vergue d'un navire à cause de sa force musculaire trop impressionnante. L'auteur Philippe Aubert de Gaspé est un des premiers écrivains à relever par écrit les exploits de Jean-Baptiste Grenon; il y en aura d'autres et Édouard-Zotique Massicotte ou encore Ben Weider ne sont pas des moindres. Aubert de Gaspé parle aussi d'une fille de Jean-Baptiste Grenon prénommée Marie et qui marchait avec sous son bras un minot de sel en se moquant d'un homme de la rive sud qui avait osé tenter de l'aider, ce que les hommes de «la terre du nord» avait cessé de faire depuis longtemps avec cette digne fille de l'Hercule du Nord (pas question ici de galanterie masculine).

Au moment de la Conquête anglaise en 1759, la guerre, cet événement parmi les plus terribles qui soient, frappe notre région et les paysans de Baie-Saint-Paul doivent quitter leurs résidences pour se réfugier un été durant dans des abris de fortune (les cabanes). Après 1780, une épidémie connue sous le nom de «mal de la Baie-Saint-Paul» décime de nombreux habitants de la région.

Le merveilleux est-il alors disparu au détriment du terrible? Bien sûr que non! Des personnages amusants et fantastiques vont marquer la fin du XVIII^e et le début du XIX^e siècle. Tout d'abord le premier député de notre région (élu en 1792) qui se nomme Joseph Dufour. Capitaine de milice et originaire de l'île aux Coudres,



Grenon combattant un ours. Sculpture d'Alfred Laliberté

Joseph Dufour est à peu près illettré. Pierre-Georges Roy raconte qu'il parvient si difficilement à signer son nom qu'à la Chambre d'assemblée le secrétaire le désigne sous le nom de Joseph Drew au lieu de Dufour qu'il ne parvient pas à lire. Ce député ne fit qu'un mandat; il était si grand qu'il dépassait d'une tête tous les autres députés de l'assemblée, mais ses talents oratoires étaient fort réduits. Signalons qu'à cette époque (1792) la circonscription électorale de la région se nomme Northumberland.

Le célèbre folkloriste Marius Barbeau a aussi identifié des personnages fort originaux et fantastiques vivant dans Charlevoix. En premier lieu, Barbeau raconte dans un de ses livres les exploits de l'homme-cheval Alexis Lapointe dit le Trotteur qui a vécu dans notre région. Né en 1860 à La Malbaie (dans un secteur se trouvant de nos jours dans la ville de Clermont), Alexis le Trotteur court plus vite que les chevaux, que les autos, que les bateaux et même que les trains. Il meurt d'ailleurs écrasé par un train à L'Isle-Maligne en 1924.

Marius Barbeau raconte aussi l'histoire de Flavien Boily dit le Ramancheur (1837-1920). Ce guérisseur fameux obtient une réputation impressionnante dans Charlevoix en soignant avec succès les entorses, les luxations et même les fractures. La légende le dit capable de défaire ou de «démonter» un chat en entier et ensuite de le «remonter». Accusé de pratique illégale de la médecine, Boily le Ramancheur défait et remonte un chat devant un juge abasourdi qui n'a d'autre choix que d'acquitter le guérisseur. À la mort de ce ramancheur la population de Charlevoix adopte ce dicton pessimiste: «Maintenant que Boily est mort, on va tous rester infirmes!»

Finalement, Marius Barbeau rencontre personnellement un chanteur itinérant du nom de Louis l'Aveugle et il enregistre plusieurs de ses chansons sur cylindres de cire. Cet aveugle originaire de l'île aux Coudres se promenait seul en charrette partout sur le territoire de Charlevoix et du Saguenay et cela sans jamais se perdre en chemin. Avec quelques instruments de musique dont un violon sur lequel il s'accompagnait, Louis l'Aveugle chantait des airs anciens dont l'origine remontait au Moyen-Âge. Cet étonnant troubadour est mort en 1918 des suites de la grippe espagnole.

Au XX^e siècle, il existe encore des personnes légendaires dans Charlevoix comme le fameux Célestin Bilodeau, grand trappeur et braconnier célèbre dont les exploits (pas toujours légaux) sont retenus par la mémoire populaire ou encore l'amusant Joseph Lavoie (Small Pet) de La Malbaie - sorte d'Alexis le Trotteur version XX^e siècle - qui parcourt à pied la région sans jamais se fatiguer mais sans non plus hésiter à prendre un petit coup pour se réchauffer...

Je vous rassure: la majorité des habitants de Charlevoix avaient une vie bien plus ordinaire. Ils étaient le plus souvent de modestes agriculteurs, quelquefois des marins, des forestiers, des commerçants, mais leur quotidien se meublait de palabres et de faits légendaires discutés, rediscutés, commentés, transformés par la tradition orale populaire et de ce

fait leur vie oscillait toujours un peu entre le terrible et le merveilleux.

Le Royaume du Saguenay: une croisière merveilleuse

Nous avons plutôt parlé du secteur de Baie-Saint-Paul jusqu'à présent, mais celui de La Malbaie se peuple aussi très rapidement à peu près à la même période. Sous le régime français, La Malbaie possède même une réputation enviable presque merveilleuse comme étant «une des plus belles fermes au Canada» et cela selon le père jésuite Claude Godefroy de Coquart (1750).

En 1759, au moment de la Conquête, La Malbaie est toutefois totalement détruite. Deux officiers écossais, John Nairne et Malcolm Fraser, se rendent sur place afin de chasser du secteur d'éventuels miliciens canadiens rebelles à la couronne britannique. Nairne et Fraser trouvent l'endroit si charmant qu'ils demandent au gouverneur de la nouvelle colonie James Murray le droit de s'établir dans le secteur, ce qui leur est accordé. Marius Barbeau raconte que les nouveaux seigneurs écossais prennent un moyen plutôt inusité afin de déterminer lequel d'entre eux s'établira sur la rive est ou ouest de la rivière Malbaie. En effet, ces derniers jouent à pile ou face avec une pièce de monnaie et Nairne hérite du secteur ouest (seigneurie de Murray Bay) et Fraser du secteur est (seigneurie de Mount Murray). N'est-il pas singulier que le sort de cette région de La Malbaie qui accueillera deux siècles plus tard (en 1994) un très célèbre casino se soit décidé sur un simple jeu de hasard? Cela dit, les nouveaux seigneurs écossais nomment le lieu Murray Bay en l'honneur du gouverneur James Murray qui leur a accordé cette concession.

Murray Bay devient au XIX^e siècle une des premières régions touristiques au Canada. Au cœur de la Croisière du Saguenay qui conduit des touristes surtout anglophones (américains et ontariens plus précisément) jusque vers l'embouchure de la magnifique rivière Saguenay. C'était l'époque des bateaux blancs comme les nomment les gens de Charlevoix. À ce moment, des résidents saisonniers s'établissent pour l'été en villégiature dans le secteur connu alors sous le nom de Murray Bay. Des villas sont érigées de même que des hôtels dont le prestigieux Manoir Richelieu est alors le joyau.

Mais qu'est-ce que ces touristes de grande classe viennent chercher dans Charlevoix? Le dépaysement d'une nature encore sauvage et intouchée par le modernisme et l'industrialisation qui s'imposent fortement au XIX^e siècle presque partout en Amérique du Nord. Un touriste de l'époque résume bien les attentes des visiteurs de cette époque:

«C'était un monde nouveau, un monde étrange, vraiment un monde nouveau, il n'y avait ni gaz, ni électricité au village et à l'hôtel. Les lampes à l'huile fournissaient l'éclairage. Il n'y avait pas d'eau courante, pas de baignoire, seulement de bonnes toilettes à l'ancienne pour les invités de l'hôtel[...] la vie était primitive dans cet avant-poste du Canada, mais ce

qui pouvait manquer en commodité, pouvait être compensé d'une autre façon[...] Les vertes forêts de pins, de cèdres, d'épinettes, avec beaucoup d'érables, s'échelonnaient le long des montagnes presque jusqu'à la porte de l'hôtel. Au pied des montagnes s'étendait le puissant et majestueux fleuve Saint-Laurent, cependant traître par ses marées dangereuses et son eau trop froide pour se baigner[...]»

Ainsi, alors que les voyageurs du XVII^e siècle trouvaient les paysages de Charlevoix terribles et menaçants et peu propices au peuplement, ceux du XIX^e avec la Croisière du Saguenay les trouvent plutôt merveilleux et attirants pour des vacances, et ce, à peu près pour les mêmes raisons et à partir des mêmes observations: montagnes élevées, forêts abondantes, passage maritime difficile, isolement... C'est que tout est question de perceptions; ce qui est aujourd'hui inquiétant peut devenir merveilleux par la suite. L'histoire est souvent sujette à des retournements: ainsi rien n'a changé au pays de Charlevoix, mais tout change un peu du fait de la présence de touristes étrangers qui sont à l'origine de notre actuelle industrie touristique régionale. Reste le regard qui oriente l'histoire et comme ailleurs l'histoire de Charlevoix est une histoire de regards où l'on perçoit parfois le terrible, parfois le merveilleux, mais c'est toujours une question de perceptions et ce sont ces perceptions qui font l'histoire.

Terrible ou merveilleux: une question de regards

Je vous ai offert aujourd'hui une perception de l'histoire de Charlevoix. Je vous invite, si vous voulez, à prolonger votre regard sur Charlevoix en lisant notre livre *Histoire de Charlevoix* (version courte ou longue) afin de mieux connaître notre belle et très pittoresque région.

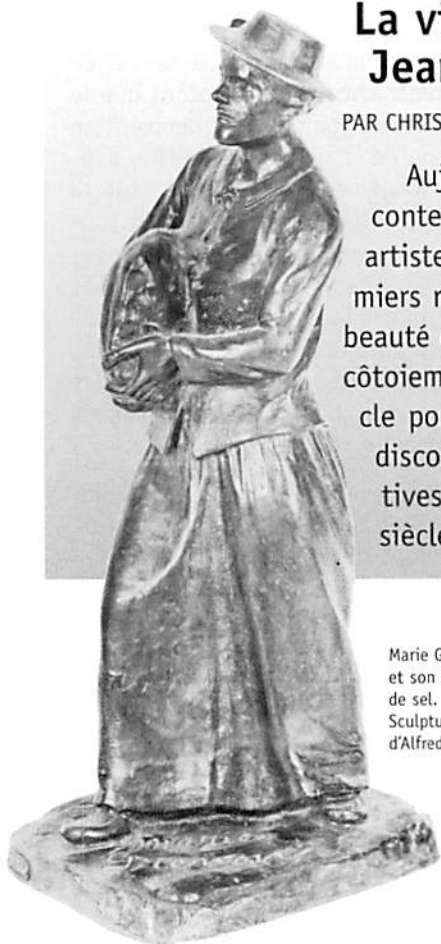
Je termine en vous disant que rien n'est terminé. Les regards que vous poserez sont aussi de ceux qui formeront l'histoire à venir de Charlevoix. Notre région n'est pas un lieu de peuplement important (à peine 30 000 habitants) et pas un site de développement économique très marquant: elle existe surtout sur le plan culturel parce que des hommes et des femmes d'ici et d'ailleurs l'ont décrite, en ont parlé, l'ont aimée. Je vous invite à poser encore votre regard sur Charlevoix et qui sait peut-être pour y découvrir probablement rien de terrible mais assurément beaucoup de merveilleux comme je vous le souhaite bien sincèrement.

*Conférence présentée dans le cadre de l'Assemblée générale de l'Association des familles Grenon à Baie-Saint-Paul le 14 septembre 2003.

La vie d'un paysan au 17^e siècle à Baie-Saint-Paul: Jean-Baptiste Grenon

PAR CHRISTIAN HARVEY

Aujourd'hui, le regard du passant venu à Baie-Saint-Paul s'attarde avant tout à contempler la beauté des lieux, à ce cadre enchanteur devenu un site prisé des artistes et touristes. Cela semble aller de soi. Or il en fut autrement pour les premiers résidents de Baie-Saint-Paul. En effet, un concept abstrait comme celui de la beauté d'un paysage s'avère fort éloigné des préoccupations de ceux-ci. Et même, ce côtoiement d'une nature si riche et dense peut être considéré parfois comme un obstacle pour l'occupation du territoire. L'Histoire est ainsi traversée de ces ruptures et discontinuités, souvent inconscientes ou imperceptibles, mais pourtant si significatives. Et maintenant, voici à quoi pouvait bien ressembler la vie d'un paysan au 17^e siècle à Baie-Saint-Paul.



Marie Grenon et son minot de sel.
Sculpture d'Alfred Laliberté

«Faire de la terre», une tâche ardue

Longtemps, le Séminaire de Québec, propriétaire de la seigneurie de Beaupré, avait désiré se réserver la Baie-Saint-Paul pour la coupe du bois. Il avait permis l'établissement tout au plus de quelques colons. Devant l'échec relatif de l'opération forestière, le seigneur débute vérita-

blement dans les années 1700 à concéder des terres dans la vallée du Gouffre. Baie-Saint-Paul se peuple alors rapidement. Une nouvelle vague de concessions survient en 1746 dans le secteur de la goudronnerie. Le prêtre Louis Chaumont fait l'acquisition le 14 juin 1746 d'une terre de dix arpents de front. Il semble bien qu'il ne s'y soit jamais installé et il revend

le tout, le 18 août 1750, à Jean-Baptiste Grenon. Comme le signale Raymond Gariépy, «[L]'acquéreur déclara avoir cette terre en sa possession depuis le jour de sa concession le 14 juin 1746». Jean-Baptiste Grenon possède ainsi sa terre sur les rives de la rivière du Gouffre. Toutefois, le travail ne fait que débiter!

La représentation idyllique du paysan autosuffisant cultivant sa terre, reproducteur de la tradition, image largement véhiculée chez les littéraires et les folkloristes canadiens-français, oubliée - du moins minimisée - le dur labeur des défricheurs et le climat difficile de la région de Charlevoix. «Faire de la terre» constitue ainsi un exploit en soi qu'a dû accomplir l'homme fort Jean-Baptiste Grenon dès son arrivée à Baie-Saint-Paul. La force physique est fortement valorisée à cette époque et pour cause! C'est à la force de ses bras que le nouveau colon doit rendre cultivable sa terre. Dans un premier temps, il faut ériger une maison du moins temporaire pour se loger avant de pouvoir se doter d'une résidence digne de ce nom. Puis, il faut couper les arbres qui recouvrent la quasi-totalité de la terre à la simple hache, un par un. De même, l'essouchage de la censive s'avère fort laborieux, et ce, en l'absence le plus souvent d'animaux pour aider les premiers colons. Puis, viennent les «travaux pressants», une courte période de 120 jours sans gel dans Charlevoix où il faut labourer la terre, semer, récolter et faire moudre le tout. Et il faut bien sûr que la météo se mette de la partie. Le premier enfant arrive, la maison n'est pas terminée et voilà enfin l'hiver qui s'en vient. Il faut du bois pour pouvoir chauffer la maisonnée. Pourtant, après quelques années, les choses se normalisent et enfin un confort relatif s'instaure dont témoigne le recensement de 1762.

Le recensement de 1762

Selon le recensement de 1762, la maisonnée de Jean-Baptiste Grenon compte 7 membres: un homme (Jean-Baptiste), une femme (Dorothee), deux «enfants mâles de moins de 15 ans» (Henri et Michel) et trois «enfants femelles» (Sylvie, Marie-Josèphe, Thérèse-Cécile). Fait intéressant, ce recensement distingue ainsi dans cette société résolument agraire deux catégories pour les enfants mâles (moins et plus de 15 ans), futurs travailleurs de la terre, et une seule pour les «enfants femelles». Voilà bien un classement qui en dit long sur la condition de la femme d'alors. À cette époque, les jeunes filles sont considérées rapidement comme un lourd fardeau à porter pour la famille et il faut les marier le plus tôt possible... Jean-Baptiste Grenon n'aura d'ailleurs, au cours de sa vie, que deux garçons pour quatre filles. Un schéma qui se reproduit d'ailleurs pour ses fils Henri et Michel.

La faible présence du nom Grenon dans Charlevoix peut s'expliquer par le phénomène de l'émigration. Or, il faut bien le constater, la prépondérance des femmes dans l'arbre généalogique de la famille s'avère également un facteur important. En effet, selon le Recueil de généalogie du frère Éloi-Gérard, les deux fils de Jean-Baptiste Grenon, sur 16 enfants mariés, seulement 3 sont de sexe masculin. Ce faisant, les 13 filles mariées prennent dès lors le nom de l'époux.

Le recensement de 1762 nous informe également sur la culture du sol. Jean-Baptiste Grenon cultive alors 5 arpents de terre où 19 minots de semences ont été semés. Il n'y a véritablement que le seigneur (80 minots) et quelques «gros» producteurs qui font mieux. On cultive alors principalement le blé et parfois une section de pois dans les champs. Amené au moulin seigneurial, le blé

produit la farine nécessaire à la fabrication du pain, l'élément principal de l'alimentation d'alors. Un petit jardin vient souvent s'adjoindre au champ avec quelques légumes dont notamment la carotte. La pomme de terre a alors encore mauvaise réputation. Il faut attendre le XIX^e siècle pour voir sa production véritablement s'implanter dans la mentalité des habitants.

La ferme de Jean-Baptiste Grenon compte également quelques bêtes: un bœuf, trois vaches, deux «taurailles» (taureaux), quatre moutons, un cheval et deux cochons. Il s'agit sensiblement du même nombre que les autres habitants de Baie-Saint-Paul. L'élevage d'un cheptel important nécessite la production de fourrage pour alimenter les animaux notamment pendant la période hivernale. Voilà qui s'allie mal à la production extensive du blé et prive les cultivateurs du fumier nécessaire à la fertilisation de leurs terres. Dans ce contexte, une partie des bêtes, probablement le bœuf et les cochons, seront abattus avant l'hiver et viendront dès lors ajouter de la viande aux repas. Néanmoins, notons que le gibier et le poisson, notamment le saumon de la rivière du Gouffre, peuvent également se retrouver sur la table de l'habitant. Les autres animaux hivernent, notamment les vaches fournissant le lait, les moutons dont on tire la laine et les deux «taurailles» pour la reproduction. De plus, le cheval est bien utile pour les travaux des champs et les transports des membres de la famille.

Voilà un bref survol de Baie-Saint-Paul à l'époque de l'homme fort Jean-Baptiste Grenon!

Jean-Baptiste Grenon et son ascendance

PAR PIERRE GRENON, président de l'Association des familles Grenon

L'écrivain de la fin du XIX^e siècle, Philippe Aubert de Gaspé, nous a présenté un personnage assez typique, qu'il appelle de façon toute simple « le père Grenon ». Les principales péripéties de Jean-Baptiste Grenon se retrouvent dans les *Mémoires* de l'auteur publiés en 1866.

Les *Mémoires* ont été rédigés peu de temps avant la mort de l'auteur. Les anecdotes qu'on y retrouve sont tirées de notes que le seigneur Aubert de Gaspé, son père, avait recueillies lors de ses longues randonnées parmi ses censitaires. Ces notes peuvent donc être considérées avec un certain sérieux, puisqu'elles émanaient de contemporains de **Jean-Baptiste Grenon**, lesquels ont eu eux-mêmes à vivre les difficultés de cette période précédant le changement d'allégeance de la France à l'Angleterre. Pour ajouter une certaine crédibilité aux descriptions de Philippe Aubert de Gaspé nous illustrant la force physique hors de l'ordinaire de l'ancêtre Jean-Baptiste et de sa fille Marie, le sculpteur bien connu Alfred Laliberté nous représente le père Grenon maîtrisant un ours, alors que Marie porte allègrement sur son épaule ce qui a tout lieu d'être un sac de sel.

Les origines de Jean-Baptiste Grenon

Il est né à Pointe-aux-Trembles (Neuveville), le 14 mai 1724. Il a été baptisé par un prêtre du nom de Hazeur. Son père, Joseph Grenon, est le fils du premier ancêtre Pierre et sa mère est Françoise Tinon. Le parrain est Jacques Richard et la marraine Marie-Anne Tinon, sœur de Françoise. Marie-Anne Tinon a épousé le 14 novembre 1718, à Saint-Augustin, Joseph Gingras. Lors du second mariage de Joseph (père de **Jean-Baptiste**) à Marie Hébert, le 17 septembre 1736 à Neuville, les enfants du premier lit de Joseph ont été confiés par tutelle au couple Joseph Gingras et Marie-Anne Tinon.

Jean-Baptiste s'est marié le 7 janvier 1748 à Saint-François-Xavier-de-la-Petite-Rivière à Dorothée Fortin née le 29 novembre 1722; ses parents sont Jacques Fortin et Marie-Geneviève Lacroix. Dans la descendance de ce Jacques Fortin, on retrouve le maire actuel de Baie-Saint-Paul, monsieur Jean Fortin.

On peut croire qu'une sœur de **Jean-Baptiste**, Geneviève, a fait le trajet de Neuville à Baie-Saint-Paul avec son frère de 10 ans son aîné. Geneviève a épousé Pierre Bouchard le 26 janvier 1760 aux Éboulements, ce qui dénote, selon la coutume, qu'elle était déjà dans la région de Charlevoix.

Les frères et sœurs de Jean-Baptiste Grenon

On dénombre les personnes suivantes, descendantes de Joseph et de Françoise Tinon :

1. Joseph, baptisé le 21 mars 1723 à Neuville et décédé le 20 octobre 1745 à Ladurantaye
2. **Jean-Baptiste**, né le 14 mai 1724 à Neuville et marié le 10 janvier 1748 à Petite-Rivière-Saint-François à Dorothée Fortin
3. Charles Grenon, baptisé le 11 avril 1726 à Neuville
4. François-de-Sales, baptisé à Neuville le 31 décembre 1727
5. Marie-Françoise, baptisée à Neuville le 29 septembre 1729 et mariée à François Vandal à Neuville le 13 novembre 1752
6. Thérèse, baptisée le 29 août 1731 et mariée à Guillaume Gignac le 2 août 1751 à Neuville
7. Pierre, baptisé le 17 juin 1733 et décédé le 30 mars 1738 à Neuville
8. Marie-Geneviève, baptisée le 28 décembre 1734 à Neuville et mariée le 28 janvier 1760 aux Éboulements à Pierre Bouchard

Le second mariage de Joseph, père de **Jean-Baptiste Grenon**, a permis d'accroître la famille de 11 demi-frères et demi-sœurs. Les enfants de Joseph et de Marie Hébert sont donc :

1. Ambroise, né le 8 août 1737 à Neuville
2. Augustin, né le 22 mars 1739 à Neuville, décédé à 17 ans
3. Marie-Charlotte, née le 17 juin 1741 à Neuville
4. Marie-Josèphe, née le 19 mars 1743 à Neuville, mariée le 28 juillet 1766, à Jean-Baptiste Matte
5. Pierre, né le 19 juin 1745 à Neuville et marié à Neuville le 5 février 1770 à Marie-Thérèse Gingras
6. Joseph, né le 18 décembre 1747 à Neuville, décédé le 17 juillet 1749
7. Marie-Angélique, née le 12 mars 1750 à Neuville, décédée le 22 avril 1750
8. Angélique, née le 12 août 1751 à Neuville
9. Jean-Baptiste, né le 11 mai 1754 à Neuville, marié à Neuville le 13 janvier 1783 à Marie-Thérèse Faucher-Châteaouvert
10. Michel, né le 3 août 1756 à Neuville, marié le 13 février 1786, à Saint-Ours, à Archange Papillon
11. Augustin, né le 17 avril 1758 à Neuville, marié le 24 janvier 1785, à Contrecoeur, à Marie-Agnès Chapdelaine-Larivière

Par ses deux mariages, Joseph a donc eu 19 enfants. Le numéro 1 du premier lit et le numéro 6 du deuxième lit portent le même prénom: Joseph. On peut croire, dans ce cas,

que le deuxième Joseph est un rappel du demi-frère précédent, décédé deux ans auparavant. Toutefois, il est assez surprenant de noter que le prénom **Jean-Baptiste**, le numéro 2 du premier lit, se retrouve au numéro 9 du deuxième lit. En somme, si vous avez un Jean-Baptiste Grenon comme ancêtre à la troisième génération, assurez-vous des dates de naissance et de mariage et surtout du nom de la conjointe. Alors que vous pensiez descendre de **Jean-Baptiste Grenon, l'Hercule du Nord**, il se peut que vous descendiez plutôt de son demi-frère, lequel est de 30 ans plus jeune.

Oncles et tantes de Jean-Baptiste Grenon

Ils sont les enfants des premiers ancêtres Pierre Grenon et Marie Lavoie. Les voici par ordre chronologique :

1. Pierre, né le 14 février 1677 à Neuville
2. Marie, née le 25 mars 1679 à Neuville, mariée le 14 avril 1698 à Neuville à André Bergeron, décédée le 24 avril 1712 à Saint-Antoine-de-Tilly à 32 ans
3. Marguerite, née le 20 octobre 1681 à Neuville, mariée le 9 novembre 1699 à Neuville, à Jean-Baptiste Bergeron et décédée le 19 mai 1709 à Saint-Nicolas à l'âge de 27 ans
4. Marie-Agnès, née le 21 janvier 1684 à Neuville, mariée le 2 avril 1704 à Neuville à Jacques Bergeron, décédée le 12 mai 1719 à Saint-Nicolas, à l'âge de 35 ans
5. Anne, baptisée le 9 octobre 1686 à Neuville, mariée le 30 août 1707 à Neuville à Louis Rognon-Laroche et remariée le 17 novembre 1721 à Saint-Antoine-de-Tilly à Jacques Baron; décédée le 4 mai 1758 à 71 ans
6. Pierre, baptisé le 23 mars 1689 à Neuville, marié le 30 janvier 1713 à Neuville à Geneviève Liénard-Boisjoly, décédé le 7 décembre 1763 à l'âge de 74 ans
7. François, baptisé le 28 octobre 1691 à Neuville, décédé le 20 octobre 1711

- à Neuville, à l'âge de 19 ans
8. Marie-Charlotte, baptisée le 28 mars 1694 à Neuville, mariée le 21 novembre 1708 à Neuville à Jacques Richard (parrain de **Jean-Baptiste**)
9. Jean-François, baptisé le 28 mars 1694 à Neuville (jumeau de Charlotte), marié le 5 février 1714 à Saint-Nicolas à Geneviève Demers; remarié le 14 août 1719 à Saint-Antoine-de-Tilly à Louise Croteau
10. Marie-Angélique, baptisée le 22 novembre 1696 à Neuville, décédée le 31 octobre 1750 à l'âge de 53 ans
11. Joseph, né le 19 mars 1699 à Neuville, marié en 1721 à Françoise Tinon à Saint-Augustin-de-Portneuf; remarié le 17 septembre 1736 à Neuville à Marie Hébert et décédé le 12 mars 1774 à Neuville à l'âge de 74 ans

On note ici un fait assez particulier: trois sœurs Grenon, les numéros 2, 3, 4, filles de Pierre, ont marié trois frères Bergeron, quittant ainsi Neuville pour aller vivre sur la rive sud à Saint-Nicolas et à Saint-Antoine-de-Tilly.

Les cousins et cousines de Jean-Baptiste

On peut évaluer leur nombre à tout près d'une centaine. Laissons aux chercheurs le soin de les répertorier tous. Il est intéressant toutefois d'en citer quelques-uns. Mentionnons d'abord Pierre Grenon (3^e génération) né le 7 novembre 1713 à Neuville et marié le 4 février 1737 à Neuville avec Madeleine Hébert, il est le fils de Pierre et de Geneviève Liénard-Boisjoly. Il est donc le neveu de Joseph, père de **Jean-Baptiste** et on note que Joseph a épousé en 1736 en seconde noce, Marie Hébert qui est la sœur de Madeleine Hébert. Cette situation et les noms qui se répètent ont l'heur de nous compliquer les recherches en généalogie.

Une fille de Pierre Grenon et Geneviève Liénard-Boisjoly, Marie-

Charlotte Grenon a épousé à Neuville, le 31 octobre 1745, Louis-Joseph Auger, voisin de la terre ancestrale des Grenon. Aujourd'hui, toutes ces terres appartiennent à des Auger. Le reste de cette famille est demeuré dans la région, à l'exception de Toussaint Grenon, né le 18 octobre 1732 et marié à Détroit, au Michigan, le 7 janvier 1772 à Marie-Charlotte Campeau.

Mentionnons également un autre cousin de **Jean-Baptiste**, Charles Grenon. Celui-ci est le fils de Jean-François et de Marie-Louise Croteau. Il est né le 13 janvier 1737 et a épousé Marie-France Fontaine le 16 février 1756 à Saint-Antoine-de-Tilly. On lui doit la «Maison Grenon», dans le site historique de la Place Royale à Québec. Il en fut le constructeur à titre de maître charpentier.

Les grands-parents de Jean-Baptiste Grenon

Le grand-père de **Jean-Baptiste** est né à Marsais dans la province de l'Aunis en France en 1646. Il est arrivé en Nouvelle-France vers 1667. Son prénom est Pierre comme son père en France et plusieurs de ses descendants ici. On le retrouve d'abord sur la côte de Beaupré et un peu plus tard, il devient propriétaire d'une terre à l'île d'Orléans où son nom apparaît sur le mémorial érigé aux pionniers. Il est meunier de son métier, ce qui l'amène à vendre ce lopin de terre pour s'établir à Pointe-aux-Trembles (Neuville), où il sera à la fois meunier et défricheur. Il s'est marié à cet endroit le 6 février 1676 à Marie Lavoie. Il décède en 1712 et Marie son épouse en 1727, à Neuville après une vie bien remplie.

Cet exemple a sans doute été transmis au petit-fils **Jean-Baptiste** qui a su, à sa façon et peut-être à son insu, illustrer le nom de ses ancêtres.

Jean-Baptiste Grenon et sa descendance

PAR MONIQUE THIBAUT-GRENON

La réalité et la légende qui entourent le personnage de Jean-Baptiste nous amènent à ces interrogations: Que sont devenus ses descendants? Avec quelles familles sont-ils apparentés?

Les enfants de Jean-Baptiste et de Dorothée Fortin sont au nombre de sept:

1. Michel, né le 29 septembre 1748 à Petite-Rivière-Saint-François
2. Marie-Dorothée, née le 14 octobre 1750 à Baie-Saint-Paul
3. Sylvie, née le 24 février 1753 à Baie-Saint-Paul
4. Marie-Josèphe-Félicité, née le 6 juin 1755 à Baie-Saint-Paul
5. Henri, né le 18 décembre 1757 à Baie-Saint-Paul
6. Thérèse-Cécile, née le 19 décembre 1760 à Baie-Saint-Paul
7. Dorothée-Victoire, née le 9 avril 1763

Six ont passé leur vie à Baie-Saint-Paul et les environs. Les difficultés de communication et de transport de l'époque expliquent ce fait. Cependant, les petits-enfants de Jean-Baptiste se sont déplacés vers plusieurs régions et surtout au Saguenay et au Lac-Saint-Jean.

Michel

Le fils aîné a marié Madeleine du **Tremblay** à Baie-Saint-Paul, donc, les Tremblay apparaissent très tôt dans la filiation de Jean-Baptiste. Ce fils **Michel** a eu trois fils et l'aîné, Jean, a aussi épousé une Tremblay. Le deuxième, Pierre, nous est inconnu. Le troisième, François, a épousé Angélique Gamache et il est le premier à emprunter le chemin de la région de Montréal. On retrouve ses descendants à Laprairie, Lacolle, Saint-Jean-sur-le-Richelieu, Valleyfield et même dans les Laurentides à Saint-Jovite.

Les filles de Michel ont épousé des **Boivin**, des **Simard** et des **Bonneau**, toujours à Baie-Saint-Paul.

Marie-Dorothée

Nous ne retrouvons aucune trace de la fille aînée de Jean-Baptiste. Nous présumons qu'elle est décédée

en bas âge puisque les parents ont donné le même prénom à une autre de leurs filles, comme c'était la coutume dans ces cas.

Sylvie

Elle a épousé Pierre **Bouchard**, qui est l'arrière-petit-fils de Claude Bouchard et le petit-fils d'Antoine Bouchard marié à Madeleine **Simard**, fille de Noël Simard.

Marie-Josèphe

Celle-ci a marié Antoine **Bouchard**, le frère de Pierre ci-haut mentionné. Il s'agit de deux sœurs mariées à deux frères. On constate ici que la descendance de Jean-Baptiste rejoint directement deux familles pionnières de la région, soit les **Bouchard** et les **Simard**. Marie-Josèphe avait hérité, paraît-il, de la force de son père... et Philippe Aubert de Gaspé a été si impressionné par les faits racontés à son sujet qu'il les a relatés dans ses écrits. Le sculpteur Laliberté en a fait le sujet d'une sculpture en bronze. Cette œuvre fait partie de la série que cet artiste a réalisée pour illustrer les métiers et les légendes de l'époque.

Henri

Il a vécu de 1757 à 1821 et a épousé Thérèse **Guay (Castonguay)**, ils ont eu 17 enfants; surtout des filles dont trois ont marié des **Tremblay**, deux des **Fortin**, des **Potvin**, des **Lavoie**. Cette famille a vécu à Baie-Saint-Paul et tous les enfants s'y sont mariés.

Thérèse-Cécile

Elle a épousé Jean-Baptiste **Otice (Otis)**, un patronyme connu à Baie-Saint-Paul encore aujourd'hui.

Dorothée-Victoire

C'est la cadette des enfants de Jean-Baptiste et Dorothée. Née en

1763, elle est la seule à ne pas être inscrite au recensement de 1762. Ce document confirme d'ailleurs qu'à cette date, la famille habite sur une terre à Baie-Saint-Paul et possède une maison et des animaux. Dorothée-Victoire a épousé Sauveur **Guay**, frère de Thérèse **Guay**, sa belle-sœur.

Les générations suivantes

Il est facile de constater que les petits-enfants de Jean-Baptiste ont quitté, pour la plupart, Baie-Saint-Paul vers le Saguenay et le Lac-Saint-Jean. La proximité des deux régions, les familles nombreuses et la rareté des terres rentables ont provoqué cette migration. Si on s'attarde à suivre leur route, on les retrouve à Grande-Baie, à Chambord, à Saint-Alexis et plusieurs autres paroisses dont Sainte-Rose-du-Nord. À cet endroit d'ailleurs, on retrouve encore de nos jours un petit Musée de la nature exploité par un descendant en ligne directe de Jean-Baptiste, monsieur Jean-Claude Grenon et son épouse Agnès Villeneuve.

Ces braves gens ont participé au développement de cette région autour du lac Saint-Jean et toutes les nouvelles paroisses comptaient des descendants de Jean-Baptiste. Sur la rive sud, un seul arrière petit-fils a défriché et s'est établi sur les bords de la Matapédia. Lors des vagues d'émigration aux États-Unis, quelques familles y ont tenté leur chance. Ces défricheurs sont allés en Pennsylvanie et au New Hampshire; quelques-uns y sont demeurés et leurs descendants y vivent toujours.

L'esprit de famille

D'après les données généalogiques retracées aujourd'hui, notre Jean-Baptiste avait le culte de la famille; on le retrouve comme témoin

aux baptêmes et aux mariages de ses petits-enfants et même de ses neveux et nièces, et ce, jusqu'en 1794, après quoi nous perdons sa trace.

Un personnage audacieux

Originaire de Neuville, il a eu l'audace d'aller vers cette contrée sauvage qu'était Charlevoix à l'époque, il fut un défricheur et sa force physique l'a sans doute bien servi. Peut-être pouvons-nous penser que ce goût d'aller plus loin, vérifié chez les générations suivantes, est venu de cet ancêtre qui a franchi les grands espaces pour aller vers les terres nouvelles. Son nom est relevé dans presque toutes les lignées familiales de la région.



Dévoilement de la plaque à Jean-Baptiste Grenon à Baie-Saint-Paul, le 14 septembre 2003. Allocution du président de l'Association des familles Grenon, Pierre Grenon. Coll. Association des familles Grenon



Les quatre initiateurs du projet avec le président de la Société d'histoire. Jean-Yves Grenon, Jacqueline Grenon, Serge Gauthier, Sr Henriette Grenon et Denise Grenon. Coll. Association des familles Grenon

Historique de l'Association des familles Grenon

PAR JACQUELINE GRENON-BÉDARD

Secrétaire de l'Association des familles Grenon

S'inspirant d'une pensée de Racine: «Du sang dont vous sortez, rappelez la mémoire», l'Association des familles Grenon (organisme à but non lucratif) a été incorporée au Québec par lettres patentes en date du 5 mai 1998. L'initiative en revient principalement à Fernand Grenon et Jean-Yves Grenon. Celui-ci venait de «découvrir» Marsais (Charente-Maritime), le village natal de Pierre Grenon (1646 - 1712), notre ancêtre commun venu s'établir en Nouvelle-France vers la fin du XVII^e siècle.

Après avoir pris contact avec la Fédération des familles-souches québécoises, les promoteurs du projet d'association organisèrent, en janvier 1998, une première rencontre à Sillery; une vingtaine de Grenon étaient présents et se montrèrent favorables à la formation d'une association en bonne et due forme ayant pour but de «regrouper les personnes, descendantes directes ou alliées, issues d'un ou de plusieurs ancêtres du même patronyme... et d'éveiller en chacun d'eux un sentiment de fierté de porter ce nom».

Dès le 13 septembre 1998, l'Association tenait sa première assemblée générale à Neuville, précisément à l'endroit où est située la terre sur laquelle Pierre Grenon et son épouse Marie de la Voye (originaire de La Rochelle) avaient élevé leurs 12 enfants, dans la seigneurie de Dombourg dont Pierre était le régisseur. Une soixantaine de Grenon participèrent à cette première rencontre officielle et élirent le premier conseil d'administration, présidé par Fernand Grenon. La nouvelle ne tarda pas à parvenir en France d'où le maire de Marsais, le Dr Didier Gatineau, s'empressa de saluer chaleureusement la nouvelle association qui venait commémorer l'enfant du pays parti au Canada pour y faire souche. Peu de temps après, notre jeune association recevait son accréditation légale.

Avant même la fin de l'année, en décembre 1998, l'Association publiait le premier numéro de son bulletin de liaison, intitulé L'HERCULEEN, titre choisi pour évoquer les prouesses de force physique réalisées vers la fin du régime français au XVIII^e siècle par Jean-Baptiste Grenon reconnu comme «l'Hercule du Nord» et qui donna naissance au dicton charlevoisien: «Fort comme Grenon». Sa légende et celle de sa fille Marie, également douée d'une force prodigieuse, furent commémorées par le célèbre auteur des *Anciens Canadiens* Philippe Aubert de Gaspé. Pour sa part, le Musée du Québec a bien voulu tirer de ses réserves, pour les montrer aux membres de notre association, les deux statuettes de bronze (1928) du célèbre sculpteur Alfred Laliberté immortalisant Jean-Baptiste et Marie Grenon.

À ce jour, l'HERCULEEN a publié 18 numéros portant principalement sur la généalogie, l'histoire et la toponymie des Grenon.

Soucieuse de rejoindre ses membres dans diverses régions, l'Association a tenu ses assemblées générales annuelles à Neuville (1998), Montréal (1999), Chicoutimi (2000), Québec (2001), Mont-Tremblant (2002), Baie-Saint-Paul (2003) et Mont-Saint-Hilaire (2004).

L'assemblée de Baie-Saint-Paul a marqué un temps fort puisque la municipalité de l'endroit, la Société d'histoire de Charlevoix et notre Association ont dévoilé une plaque commémorative des exploits de Grenon, l'Hercule du Nord.

Fort émouvante également fut la visite faite à la petite Maison Grenon (1763), située au cœur du quartier historique de la Place Royale à Québec.

Notre jeune association, présidée par Pierre Grenon (homonyme de notre ancêtre), compte déjà près de 200 membres qui habitent non seulement au Canada (principalement le Québec) mais aussi en France (origines obligent), aux États-Unis, en Grèce, en Suisse et en Australie. L'Association est dotée de ses propres armoiries, évocatrices de l'histoire des Grenon et des valeurs qui leur sont chères.



Récits

La famille Grenon de Baie-Saint-Paul*

Toute la famille Grenon, ajouta Pierre Fournier, est douée d'une grande vigueur, mais une seule de ses filles a hérité de la force prodigieuse de son père. Un des fils de Grenon après un séjour de trois à quatre années au service de la Compagnie du nord-ouest, retournait dans sa famille chargé de trophées sous la forme de plumets qu'il avait gagnés dans les luttes qu'il avait soutenues contre les Moférant (Montferrand), les Monarque, les Dumouchel, et autres fiers-à-bras redoutables, voyageurs des pays d'en haut. On informa son père, qui passait par hasard, que son fils venait d'entrer dans une auberge. Le père Grenon s'empresse d'aller le rejoindre, et voyant qu'il avait le dos tourné à la porte, il fit signe aux gens de la maison de ne rien dire, et marchant à pas de loup derrière son fils, il lui prit la tête entre ses deux mains. Le fils fit des efforts inutiles pour se dégager de cette étreinte et s'écria: C'est mon père, il n'y a pas un autre dans le Canada capable de me tenir avec des pinces semblables.

*Aubert de Gaspé, Philippe. *Mémoires*. Montréal, Fides, 1971. p. 299-300.

Marie Grenon*

- Je n'ai jamais connu le bonhomme Grenon, ni ses fils... mais quant à une de ses filles, je puis vous en parler sagement. J'avais alors vingt-cinq ans, et c'était la première fois que je mettais les pieds sur la terre du nord. J'arrivais à grands pas au pied des côtes épouvantables de la Baie-Saint-Paul qu'il me fallait franchir, lorsqu'une jeune fille chargée d'un paquet qu'elle portait sous un bras, passa près de moi en trottinant. J'étais dans l'âge où l'on sait accoster proprement une créature (femme) et je lui dis, après avoir ôté mon bonnet en la saluant jusqu'à terre: J'ai deux grâces à vous demander, mademoiselle; d'abord, celle de me permettre de jouir de votre agréable compagnie aussi longtemps que nous suivrons la même route, et celle ensuite de vous soulager du paquet que vous portez...

...elle me fit une belle révérence et me dit: C'est trop d'honneur que vous me faites de m'offrir votre agréable compagnie, et je l'accepte avec plaisir; mais quant au léger paquet que je porte, ce n'est pas la peine de vous embarrasser.

-Je n'ai pas été élevé parmi les sauvages, que je lui répliquai; les gens du sud connaissent les égards qu'ils doivent à la créature.

-Puisque vous êtes si galant, vous autres messieurs du sud, à ce qu'elle me dit, voici le paquet.

Étant sous l'impression, que ce paquet enveloppé proprement dans une nappe blanche contenait de la laine ou tout au plus du linge, je voulus le prendre sans précaution, mais, à ma honte, il m'échappa des mains et tomba à terre.

- Faites excuses, à ce qu'elle me dit: c'est une gaucherie de ma part d'avoir laissé tomber ce paquet.

J'étais rouge jusque dans le blanc des yeux, et me baissant aussitôt, ce fut à grand-peine que je réussis à mettre sur mes épaules son léger fardeau.

- Mais, quel était donc le contenu de ce paquet ?

-Une misère qui ne vaut guère la peine d'en parler...;

c'était tout simplement un minot de sel.

Ça alla assez bien tant que nous marchâmes sur le chemin planche, mais lorsque nous fûmes dans les côtes, les sueurs m'abîmaient. Quant à ma compagne, elle caquetait comme une pie; et tout en sautant sur un pied et sur l'autre, elle me faisait en ricanant des excuses de la peine que je prenais pour elle; en ajoutant que les messieurs du sud du fleuve Saint-Laurent étaient beaucoup plus polis que ceux du nord.

Lorsque je m'arrêtais pour me reposer en montant les infernales côtes, sous prétexte de lui faire admirer quelques beaux points de vue, elle me disait:

-Nous autres, montagnardes, sommes si accoutumées à ce spectacle que nous n'en faisons aucun cas; mais tenez, monsieur, je suis un peu pressée, ma mère m'attend, rendez-moi s'il-vous-plaît mon paquet et je vais continuer ma route, tandis que vous jouirez des beautés de la nature.

Je rentrais en terre; la honte me donnait des forces et je répliquai que je ne voudrais pas me séparer d'une si aimable compagne; et je repris le collier de misère tout en haletant comme un chien qu'on fesse pour lui faire tirer sa charge. J'étais éreinté, lorsque nous arrivâmes, par bonheur, à un chemin de traverse. Je lui demandai alors quel côté elle allait prendre, bien déterminé à gagner le nord-est si elle allait du côté du sud-ouest. Nous finîmes par nous séparer; elle me fit, encore, une belle révérence en me disant qu'elle n'oublierait jamais la galanterie des messieurs du sud.

Je l'envoyai, en moi-même, à tous les diables, et je fis une halte à la première habitation que je trouvai et où je demandai un vaisseau de lait, pour me rafraîchir, car la langue me desséchait dans la bouche.

Je m'enquis de la maîtresse de la maison si c'était, ici, le pays où les femmes sont plus fortes que les hommes; et je lui racontai mon aventure.

-C'est Marie Grenon, me dit-elle, en éclatant de rire; et elle vous aurait, au besoin, porté par-dessus son minot de sel et monté les côtes sans fléchir.

*Aubert de Gaspé, Philippe. *Mémoires*. Montréal, Fides, 1971. p. 301-303.

☛ Grenon lors de la guerre de la Conquête*

La Baie-Saint-Paul eut sa part de luttes de 1755-1759. En 1759 les vaisseaux anglais mouillèrent à l'île aux Coudres, la veille de l'Ascension. Les femmes de l'île, effrayées, allèrent se cacher à la Baie-Saint-Paul, où elles prirent les bois avec les habitants du lieu... Les hommes seuls sortaient la nuit, et élevaient des fortifications de sable sur le rivage, sortes de dunes, qui existent encore. C'est en ce temps-là que les anglais firent deux prisonniers, dont Jean-Baptiste Grenon, Grenon le Fort, comme on l'appelait. Le premier, un Tremblay, fut jeté à la mer. Mais pour Grenon personne ne put lui ployer les genoux pour le pousser. Alors on l'avait attaché à un poteau du pont du navire, et les matelots l'insultaient. Le capitaine, à sa demande, lui délia une main; et Grenon gifla l'insulteur arrogant, qui expira sur-le-champ. Voyant un tel prodige de force, le capitaine ordonna de le remettre en liberté.

*D'après Léonce Boivin. *Dans nos montagnes*. Les Éboulements, s.é, 1941. p. 83.



☛ L'Hercule du Nord*

Partout et de tout temps, il y eut des hommes dont la force dépassait l'imagination, des hommes qui, dans leur plus grande simplicité, accomplissaient des exploits aussi inimaginables que réels.

Parmi eux, nous retrouvons un nommé Jean-Baptiste Grenon de Baie-Saint-Paul. Cet homme, d'apparence moyenne, réalisait des faits prodigieux. On le surnommait «l'Hercule du Nord»; ce titre lui convenait parfaitement et la postérité le lui conservera.

Voici quelques anecdotes qui prouvent cette affirmation.

Un dimanche, Grenon était parti dans les bois pour faire

sa marche habituelle, mais il rencontra un ours, qui voulait impressionner notre Hercule. Grenon livra bataille et terrassa l'animal pour ensuite le saisir par la nuque. Il traîna ce rude prisonnier jusqu'à l'église de la Baie-Saint-Paul, un peu avant la messe. Aux gens qui le questionnaient, il répondit: «Le gredin n'aime guère la société des honnêtes gens; il s'accrochait avec ses griffes à tous les arbres et racines qu'il trouvait à sa portée.»

Une autre fois, le cheval de Grenon, surchargé de joncs, ne put monter dans les côtes de la Baie-Saint-Paul. Alors, notre Hercule le dételle et allume sa pipe. «Il va se reposer», dit-il à ses compagnons, «et ensuite, il montera bien.»

Un peu plus tard, ils aperçurent Grenon lui-même, attelé sur la charge d'un pas alerte vers le dessus des côtes. Derrière, le cheval suivait en se régaland de quelques «guelées» de foin.

[...]

On raconte des faits de ce même Grenon alors qu'il était dans un âge très avancé. En effet, un soir que plusieurs hommes couchaient dans une petite cabane, sur la bature, le vent du sud s'éleva et poussa la fumée et les charbons du feu devant leur cabane. Ils ne purent y demeurer davantage car cette fumée les aveuglait. À peu de distance, il y avait bien un arbre qui aurait servi de coupe-feu mais il était beaucoup trop lourd.

Alors, on vit arriver un petit vieux de soixante-dix ans environ, chétif en apparence qui demandait à souper. On le fit asseoir, mais constatant qu'il n'y avait pas de coupe-feu, il en demanda la cause. Après explication, il partit vers l'arbre en question.

Quelques minutes passent et soudain, il arrive avec l'arbre de merisier sur l'épaule. Les gens de la cabane en furent déconcertés et ahuris. Grenon, car c'était bien lui, jeta le gigantesque tronc par terre en disant: «Tenez, voici votre coupe-feu et nous souperons tranquille.»

Jean-Baptiste Grenon fut donc comme vous pouvez maintenant le constater, par ces quelques exploits parmi des centaines d'autres, d'une force extraordinaire. On s'accorde à dire que toute la famille était ainsi douée. Est-il le plus fort de ceux qui ont passé? Nous pouvons certainement le placer sur un échelon très élevé.

Tiré de la chronique historique d'Yvon Tremblay, «L'Hercule du Nord», *Le Confident*, 21 mars 1961, p.5.

☛ Une arrière-petite-fille du légendaire Jean-Baptiste Grenon*

Jeudi dernier, dans le tohu-bohu des voitures de toutes sortes, autour de la Place d'Armes, un cortège funèbre sortait de l'église Notre-Dame, accompagné de quelques personnes, et se dirigea vers la gare Windsor, où un cercueil sobrement fleuri, fut mis à bord d'un train, en destination de Québec.

C'était le dernier adieu de quelques rares connaissances à Marie-Aurore Grenon, décédée subitement quelques jours

auparavant chez Madame Trent rue Sainte-Famille où elle habitait depuis cinquante ans.

Celle qui s'en allait ainsi rejoindre au Cimetière Belmont de Québec les vieux parents à qui elle avait fermé les yeux, était l'arrière-petite-fille de Jean-Baptiste Grenon, Grenon le Fort, cet Hercule du Nord, dont les prouesses vers le milieu du 18^e siècle, avaient défrayé la chronique du temps.

Autant ce Grenon de la Baie-Saint-Paul s'était signalé par sa force, autant cette arrière-petite-fille devait écouler son existence, constamment imprégnée de patience et de douceur.

Eusèbe Grenon père d'Aurore, s'était lui aussi montré le digne successeur du grand-père Jean-Baptiste, car il n'est pas un rude gars de Saint-Fidèle qui pût jamais lui tenir tête.

Eusèbe Grenon mourut à 90 ans; sa femme décéda à 88 ans; seul l'amour filial avait constamment rapproché des deux vieux, la fille Marie-Aurore, car vraiment son enfance au foyer paternel n'avait guère été heureuse.

À quatorze ans, on avait voulu la marier presque de force et elle avait refusé. Protégée par le curé de la place, la fillette avait quitté la maison et entrepris le métier de domestique auquel la mort seule devait mettre fin.

Marie-Aurore Grenon n'éprouva jamais le moindre regret... jusqu'au jour où un ange tutélaire, dans la personne de Madame Trent, Anglaise d'Angleterre, émigrée à Montréal, l'invitait, il y a cinquante ans à venir passer le reste de ses jours avec elle.

Comment s'étaient-elles connues? Marie-Aurore Grenon avait accompagné à Paris pour un séjour de plusieurs mois, la famille d'un gros négociant canadien-français de Montréal qui là-bas avait pris Madame Trent comme gouvernante.

C'est ainsi que l'une et l'autre s'étaient liées d'amitié à laquelle seule la mort devait mettre fin.

Se sentant moins bien disposée que d'habitude, mardi dernier, Marie-Aurore Grenon s'inquiéta du sort réservé à son pauvre corps advenant sa mort. Sa sœur de Québec, seule survivante aujourd'hui de cette famille légendaire, avait déjà décidé que Marie-Aurore et elle-même dormiraient leur dernier sommeil à côté des vieux parents, au cimetière Belmont et quand on eut ainsi rassuré Marie-Aurore, celle-ci s'éteignit brusquement quelques heures après.

Étrange destinée que celle de cette fille, une des dernières survivantes de la lignée de Jean-Baptiste Grenon, l'Hercule du Nord!

* D'après Léon Trépanier. *La Patrie*, 6 nov. 1949, p.68-95.

À lire aussi au sujet de l'homme fort Grenon:

Trudelle, Charles. *Trois souvenirs*. Québec, Imprimerie Léger Brousseau, 1878. p. 107-112.

Massicotte, Édouard-Zotique. *Athlètes canadiens-français*. Montréal, Librairie Beauchemin, 1909. 276 pages. p. 17-31.

David Bouchard (1840-1924), l'homme fort de La Malbaie

Notes biographiques et généalogiques

PAR CHRISTIAN HARVEY

La Malbaie peut également revendiquer la présence dans son histoire d'un homme doté d'une force hors du commun. En effet, Davi Archange, de son vrai nom David Bouchard, a réalisé de nombreux exploits qui se sont rapidement inscrits dans la légende. Ces événements ont été relatés par le journaliste Léo Simard et le conteur Roger Ouellette (voir le présent numéro). Pour notre part, nous vous proposons quelques notes biographiques et généalogiques afin de mieux connaître ce personnage fascinant de l'histoire de Charlevoix que fut Davi Archange.

L'ancêtre Augustin Bouchard

David Bouchard ou Davi Archange est issu d'une famille pionnière de la seigneurie de Murray Bay. Son grand-père paternel, Augustin Bouchard, épouse à La Malbaie, le 28 juin 1788, Marie McNicoll, fille de Duncan McNicoll d'origine écossaise. Plusieurs enfants naissent de cette alliance dont le père de David Bouchard, Michel-Archange Bouchard. Une carte datée de 1787 nous révèle également que l'ancêtre Augustin Bouchard, originaire de la Petite-Rivière-Saint-François, a obtenu une concession de terre par le seigneur John Nairne, dans le rang de la Rivière-Mailloux. Ce secteur communément appelé l'Accul comprend, comme son nom l'indique, un mince espace rapidement acculé à la montagne. Le seigneur Nairne s'était alors réservé un vaste domaine de 3 000 arpents composé des meilleures terres du secteur de La Malbaie situées entre l'actuel terrain de golf et la rue Patrick-Morgan.

Le cadastre abrégé de la seigneurie de Murray Bay, réalisé en 1858, indique que la terre est toujours la propriété de la famille. En effet, deux terres adjacentes dans la concession Rivière-Mailloux de 64 et 44 arpents - probablement une subdivision du lot original - sont désignées être la propriété de Louis Bouchard, le frère d'Archange. À l'évidence, la pratique d'alors qui consiste à léguer la terre familiale au fils aîné semble avoir été respectée. Michel-Archange et ses autres frères, une fois mariés, durent se trouver une terre ailleurs pour établir leur famille.

Bientôt, un terrain de golf, en 1876, et des résidences de villégiateurs sur le boulevard des Falaises font leur apparition venant se juxtaposer à ce milieu essentiellement agricole. Puis, non loin de là, une certaine Félicité Angers (Laure Conan) habite la résidence de son père. Fait intéres-

sant, la pierre tombale de l'illustre écrivaine située au cimetière de La Malbaie se trouve directement à l'arrière de celle de David Bouchard, l'homme fort.

David Bouchard

David Bouchard naît le 26 août 1840 à La Malbaie. Il est issu du mariage de Michel-Archange Bouchard, cultivateur, et d'Adélaïde Boivin, survenu à La Malbaie en 1827. À l'évidence, c'est de là que l'homme fort tire son surnom de Davi (le «d» est alors rarement prononcé) Archange ou même probablement Davi «à» Archange, manière bien connue de signaler qu'il est le fils de Michel-Archange.

David Bouchard demeure dans le secteur de Rivière-Mailloux avec sa famille. Très jeune, il se rend tra-



David Archange

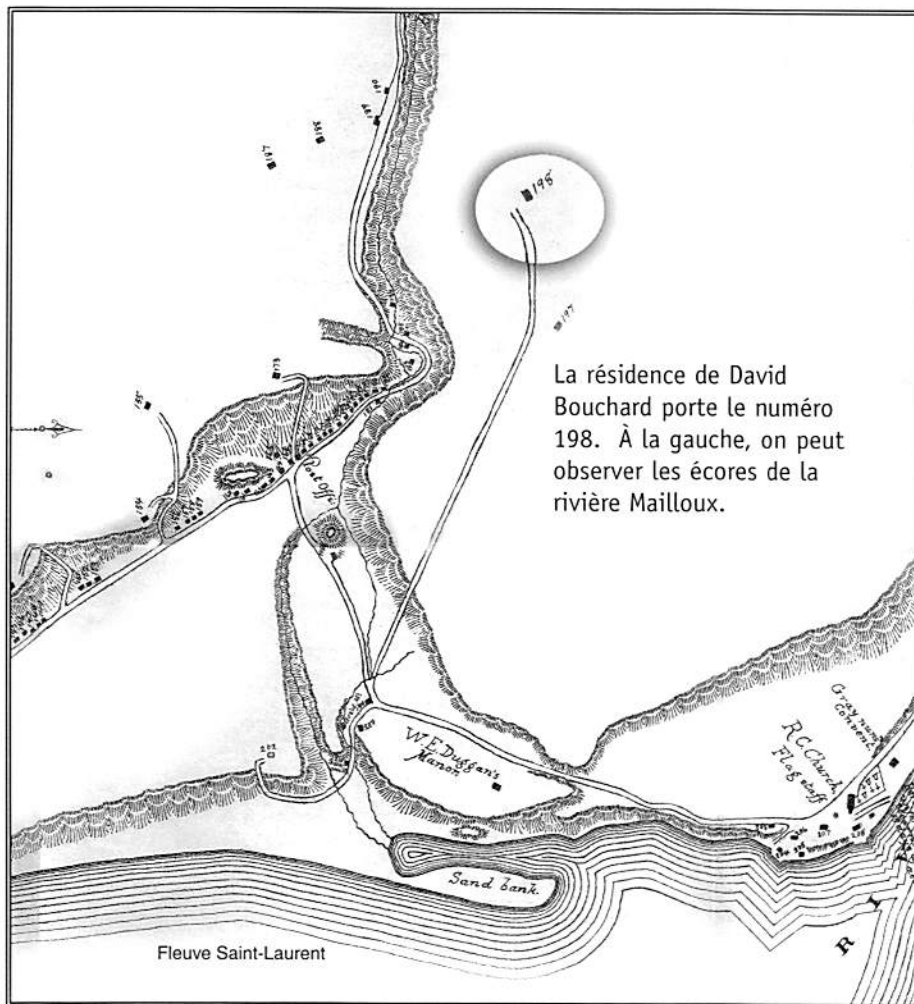
Coll. Angèle Fournier

vailer à la ferme de W.E. Duggan située de l'autre côté de la rivière Mailloux. Celui-ci a hérité du domaine seigneurial longtemps la propriété de la famille Nairne. Quelques années plus tard, Duggan cède une partie de son domaine pour aménager le club de golf Murray Bay. David Bouchard peut alors se servir dans le cadre de son travail de sa force physique sur la ferme Duggan. On raconte d'ailleurs qu'il pouvait écraser par la seule force de sa main une pomme de terre et même arracher la corne d'un bœuf!

L'Atlas Duberger, publié en 1895, nous indique un fait intéressant au sujet de David Bouchard. Comme le soulignait Roger Ouellette, «Davi Archange restait de l'autre côté des Écores de la rivière, c'était très haut à pic». En effet, sa résidence semblait être située dans l'actuel secteur du Plateau, et ce bien avant le développement résidentiel dans ce secteur commencé dans les années 1960. Il est probable que, déjà employé du seigneur Duggan, propriétaire de cette partie de La Malbaie, David Bouchard ait pu acquérir un lot de terre dans cette section.

David Bouchard épouse à La Malbaie, en 1869, Marie-Céline Blackburn. Elle a tout près de 12 ans de moins que son mari. De ce mariage naissent neuf enfants: Ulysse, Joseph-Nil, Albertine, Marie, Napoléon; puis, quatre autres décédés en bas âge, une chose alors malheureusement courante. En effet, avant la propagation des idées de Louis Pasteur, la mortalité infantile s'avère fort importante de même que celle des mères lors de l'accouchement. Ainsi, Marie-Céline Blackburn meurt le 17 juin 1891, à peine âgée de 39 ans. Il est probable qu'elle soit décédée des suites d'un accouchement survenu deux semaines auparavant. L'homme fort David Bouchard, alors âgé de 50 ans, devient dès lors veuf, condition qu'il maintient pendant tout près de 35 ans par la suite.

David Bouchard meurt le 14 juillet 1924, à La Malbaie, à l'âge de 84 ans, laissant derrière lui sa légende!



La résidence de David Bouchard porte le numéro 198. À la gauche, on peut observer les écores de la rivière Mailloux.

Murray Bay Atlas, Coll. SHC.

Récits

❖ Davi Archange*

C'est à Rivière-Mailloux (la Malbaie) que notre héros a vu le jour...

Pendant sa prime jeunesse, déjà il manifestait une certaine force qui dépassait la moyenne. C'est approximativement à l'âge de 18 ans que David Bouchard offrait sa meilleure performance.

Il fut engagé très tôt à la ferme Duggan pour le compte du seigneur du même nom.

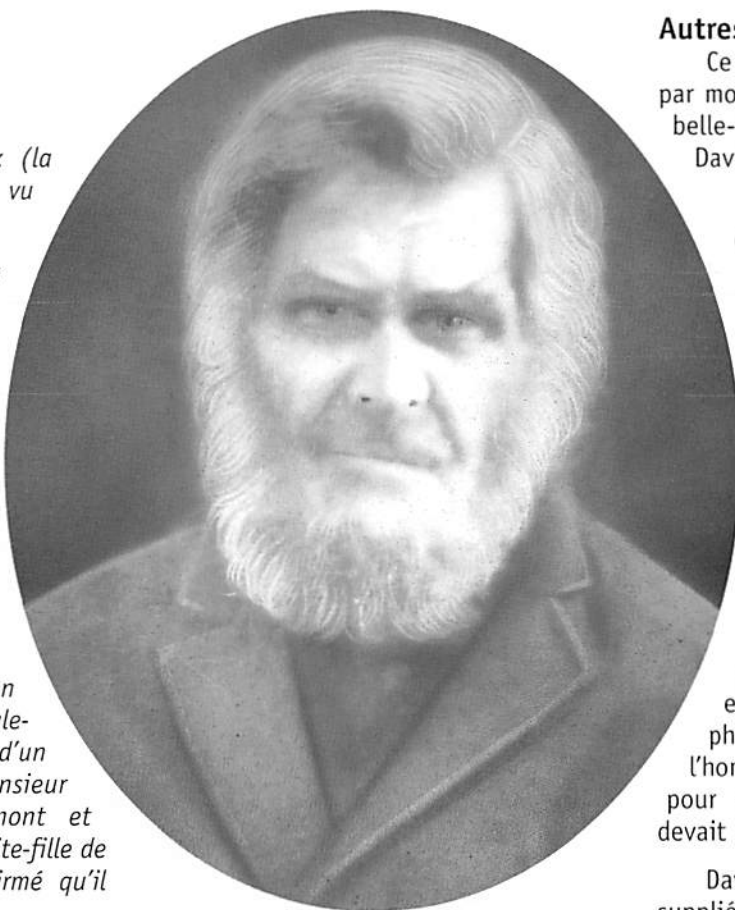
L'homme fort comme on l'appelait aussi, était également un homme grand d'un poids de 225 livres. Monsieur Gérard Fournier de Clermont et madame Eugène Harvey, petite-fille de David Archange, m'ont affirmé qu'il dépassait les six pieds.

À la sortie de la grand-messe à La Malbaie, notre homme attirait l'attention par son imposante stature. Plusieurs jeunes et moins jeunes voulant le voir de près se tenaient sur le «parvis» de l'ancienne église incendiée le 26 juillet 1949. On voulait voir ses très larges mains qu'on surnommait ses «pattes d'ours». Il aurait été aussi poilu, paraît-il, que cet animal.

Homme humble et taciturne

Davi Archange était un homme des plus humbles. Il était mal à l'aise lorsqu'on lui parlait de ses exploits. Il aurait voulu se voir à cent pieds sous terre dans ce temps-là, comme disait Victor Hugo.

Son humilité allait de pair avec son peu de loquacité. Notre homme n'était pas bavard, loin de là. Il fallait lui arracher les paroles de la bouche. Jamais il n'aurait osé «prendre le plancher», trop humble, trop peu parlant pour cela.



David Bouchard ou Davi Archange était selon les témoignages, velu comme un ours. Cette pilosité apparaît sur le haut de la poitrine de l'homme fort. Il ne s'agit pas d'un foulard...

Coll. Angèle Fournier

Rencontre entre Delamarre et Davi Archange

Sur le quai de Pointe-au-Pic, nos deux hommes forts auraient été présentés l'un à l'autre. Les Charlevoisiens n'étaient pas peu fiers de leur «Hercule». «Nous aussi, répétait-on, on a notre homme fort qui dépasse l'ordinaire.»

Toujours est-il que M. Delamarre avait senti comme une douleur après avoir présenté la main à Davi Archange, qui serrait passablement fort. Des témoins ont affirmé avoir vu grimacer quelque peu le visiteur. D'autres personnes présentes auraient entendu Victor Delamarre faire la réflexion suivante: «Il semble aussi fort que moi celui-là.»

Autres faits

Ce fait authentique a été raconté par monsieur Gérard Fournier dont la belle-mère était la fille de monsieur David Bouchard.

En automne généralement c'était la coutume d'aller vendre les produits de la ferme à Québec. Avant les gros amoncellements de neige, puisque les routes n'étaient pas entretenues en hiver on se rendait donc en ville en «barlot».

Chemin faisant on rencontre deux hommes qui revenaient de la ville avec leur voiture tirée par un cheval. Ceux qui accompagnaient Davi Archange ont entendu comme lui d'ailleurs, la phrase suivante qui n'a pas plu à l'homme fort: «À côté le père», pour signifier que c'était lui qui devait se déplacer.

David toujours bon diable aurait supplié les deux jeunes voyageurs de lui donner une chance. Ces derniers auraient refusé, étant sous l'effet de l'alcool. David Bouchard débarqua, prit son cheval et se dirigea à côté. Arrivé près du cheval des deux voyageurs, il donna un coup d'épaule à l'animal qui renversa avec le «barlot» et ses occupants.

Une dernière anecdote

Madame Charles Villeneuve, la fille de Davi Archange, a raconté l'anecdote suivante à une personne qui désire garder l'anonymat. Lors de la construction du chemin de fer à Sault-aux-Cochons, il y avait deux campements pour les travailleurs. En raison de l'éloignement de l'église on ne pouvait aller à la messe le dimanche. Pour s'amuser on accomplissait certains tours de force. Il y avait non loin d'une habitation de travailleurs quelques rails empilés. Deux ou trois hommes s'amusaient à les soulever.

On y parvenait difficilement lorsque quelqu'un sortant du campement aurait dit aux autres: «Je vais

aller vous chercher un homme qui va les déplacer seul.» Et de fait notre Hercule David Bouchard s'amenant du camp voisin prit un rail par le centre, le souleva, fit un tour complet avec cette tige métallique de 1365 livres et la remplaça où il l'avait prise, au grand étonnement des témoins. Il était doué d'une force peu commune.

*Simard, Léo. *La petite histoire de Charlevoix*. Clermont, s.é, 1987. p. 165-167.

❁ Davi Archange arrache la corne de son bœuf*

Armand Tremblay me raconte qu'une fois, y avait un gros bœuf de 4 ans puis il était viré à la malice dans le clos, il fallait qu'il le pogne pour le tuer pis il pouvait pas, le bœuf était parti en déserte pis il passait en travers des autres pas moyen de le pogner.

Davi Archange a dit à ses garçons, on va faire un entre deux pis moi je vais me cacher au bout, envoyez-le dans l'entre deux pis je le pognerai ben le bœuf. C'est ça qu'ils ont fait. Puis lui il s'est caché au bout de l'entre deux, ses garçons ont envoyé le bœuf pis quand il est venu pour passer au bout, Davi Archange a pris une corne, pis la corne lui a resté dans la main, le bœuf est parti avec seulement une corne. Il fallait qu'il ait une main solide pour faire ça. Un bœuf de quatre ans, ça a de la force...

❁ Il lève sa femme d'une seule main*

Adéodat Bergeron nous raconte qu'il y avait un soir qu'il faisait des tours de force comme ça, pis lui sa femme à Davi a pesait 200 livres pis il se mettait la main droite à terre, il avait une main de sept à 8 pouces de large, sa femme embarquait sur sa main les deux pieds pis il la levait à la hauteur de sa ceinture puis il la faisait danser dans sa main. Il fallait qu'il ait un bon bras pour cela.

❁ Il écrase une patate d'une main*

...une fois j'arrive là, il était en train d'arracher des patates, pis vous savez que c'est dur une patate. Il y avait une grosse patate un peu, il la prend dans sa main, il l'avait tout écrasé dans sa main, essayez de faire ça vous allez voir que c'est pas facile.

*D'après le conteur Roger Ouellette dans *Revue d'histoire de Charlevoix*, (22 septembre 1995); p.8-9.

Pour en savoir plus sur les autres hommes forts du Québec, il faut lire:

Weider, Ben. *Les hommes forts du Québec*. Montréal, Éditions du Jour, 1973. 242 pages. Monsieur Weider est aussi l'auteur d'une biographie de l'homme fort Louis Cyr.

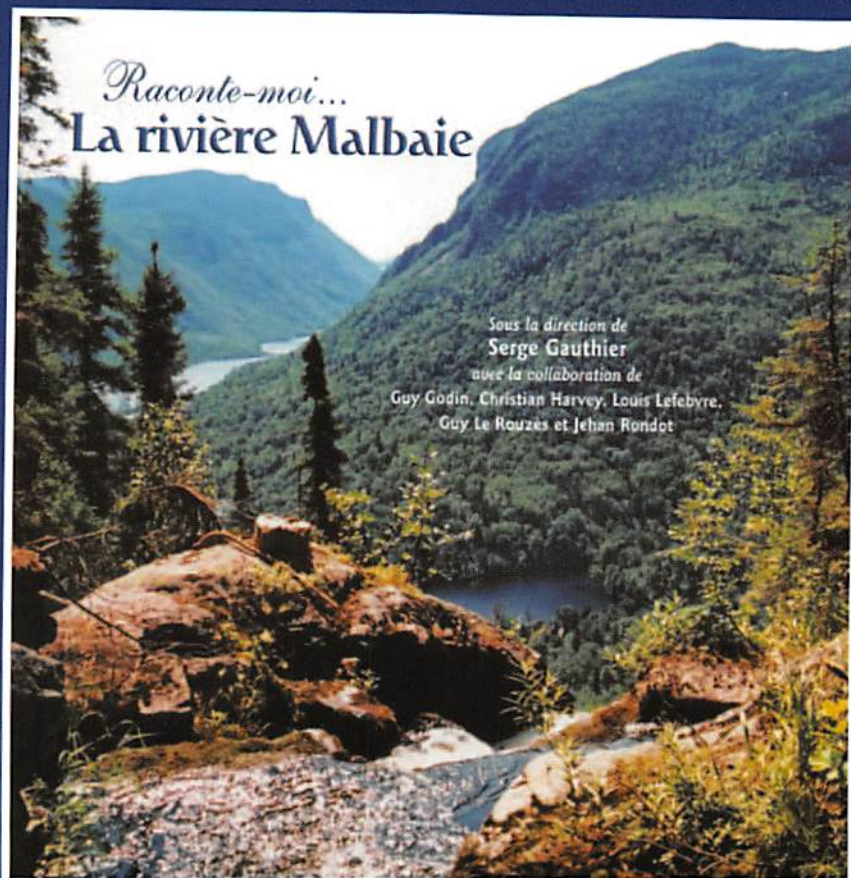


Photo: Christian Harvey

Pierre tombale de David Bouchard au cimetière de La Malbaie

Raconte-moi...
La rivière Malbaie

**Un livre exceptionnel sur
la rivière Malbaie !
À se procurer sans tarder!**



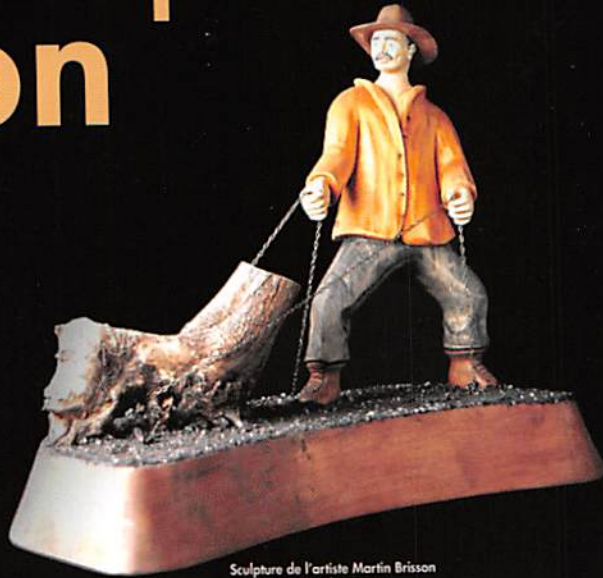
124 pages. Plus de cent photos, dont 16 pages en couleur.
Des textes sur l'histoire, la géologie, les sites naturels, l'hydrologie,
la présence amérindienne et bien d'autres sujets!

**UN BON DE COMMANDE SPÉCIAL EST JOINT AU PRÉSENT ENVOI AFIN
DE SE PROCURER CE LIVRE UNIQUE À PRIX SPÉCIAL POUR LES MEMBRES
DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE CHARLEVOIX.**

REMP LISSEZ-LE SANS TARDER!
Le nombre d'exemplaires est limité!
Disponible dès maintenant!

Jean-Baptiste Grenon

Né à Pointe-aux-Trembles (Neuveville) en 1724, Grenon s'installe à Baie-Saint-Paul et y acquiert le 18 août 1750 une terre de «dix arpents... au lieu appelé la terre des Mares... bornée par devant à la Rivière du Gouffre et sur la profondeur se trouvant entre ladite rivière jusqu'au cap de la petite pinière». Jean-Baptiste Grenon épouse Dorothée Fortin en 1748 à Petite-Rivière. Selon un acte officiel, Grenon est encore vivant en 1794. Sa trace est ensuite perdue: son acte de décès demeure jusqu'à ce jour introuvable.

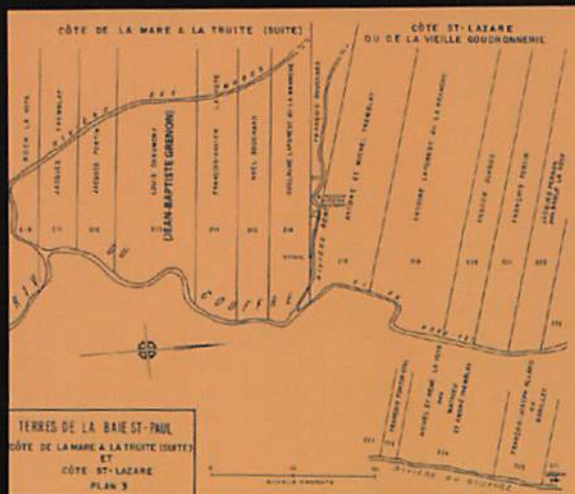


Sculpture de l'artiste Martin Brisson
Photo: Maxime Champoux

La légende attribuée à Jean-Baptiste Grenon une force hors du commun. Ce paisible agriculteur surnommé «l'Hercule du Nord» est selon plusieurs témoignages «...velu comme un ours; et des nerfs, aussi prononcés que ceux d'un taureau, lui sillonnaient toutes les parties du corps.» Les prouesses de Jean-Baptiste Grenon sont innombrables: essoucher des troncs d'arbres à bout de bras, combattre victorieusement contre un ours, mettre en déroute un Amérindien un peu trop vindicatif. L'exploit le plus célèbre de Grenon se produit lors de la conquête de 1759. Fait prisonnier par la flotte anglaise, Jean-Baptiste Grenon vient près d'être pendu au haut de la vergue d'un navire. Toutefois, les Anglais ne parviennent pas à faire plier les jarrets de Grenon et devant sa force prodigieuse le capitaine décide de lui laisser la vie sauve.

Depuis plus de 200 ans, Jean-Baptiste Grenon a fait l'objet de nombreux récits tant de sources orales que littéraires. Le légendaire homme fort de Baie-Saint-Paul entre ainsi dans l'histoire témoignant du courage valeureux des premiers habitants de la région de Charlevoix.

L'Hercule du Nord



Un originaire de Baie-Saint-Paul en 1750 dans le document de Raymond Gauthier, p. 201.

Ce panneau d'interprétation a été réalisé par la Société d'histoire de Charlevoix, l'Association des familles Grenon et la Ville de Baie-Saint-Paul.
Texte: Serge Gauthier